

# 120 vies à la minute

Gustavo Ott (2006)

Traduction : Mathilde Arrigoni

Tout cela est arrivé  
Tout cela est en train d'arriver.  
Et tous dorment, tranquilles  
Acceptant leur fardeau  
Attendant que leur âme affleure.  
L'âme, néophyte, aveugle, ignorante.

John Maxwell Coetzee

Personne n'a entendu le mort  
Et pourtant il se plaignait :  
Il était plus loin que ce que tu croyais  
Et il ne saluait pas, il m'étranglait.

Stevie Smith

Personnages :

EMILY / PETITE FILLE

ACTRICE 1: DIANA, RITA

ACTEUR 2: ALFONSO, MANUEL, PILOTE

ACTEUR 3: OSCAR, MOI, COPILOTE

SOTO

La pièce se déroule dans un avion sur le point d'atterrir. Le décor est la cabine d'un avion, mais en même temps un hexagone et un pénétrable. Il n'y a aucune entrée ni sortie ; les acteurs sont toujours en scène, en tant que passagers.

## Maria Elisa

Musique.

En scène, Soto.

SOTO : L'hexagone n'est pas un acte manqué.

Il représente la forme la plus authentiquement humaine, au sens où cette forme est une pure création de l'homme.

L'hexagone et les formes géométriques en général, sont pure invention de l'esprit, elles sont une invention clairement intellectuelle et ce qui m'intéresse chez elles, c'est qu'elles n'ont pas de dimension spécifique. Une maison, un arbre, ont des dimensions plus ou moins définies alors qu'une forme géométrique peut être infiniment petite ou infiniment grande. Elle n'a pas de limites, elle est Dieu, un Dieu métaphysique et abstrait. Un Dieu géométrique.

C'est-à-dire... elle est Beauté.

A présent, la couleur.

La couleur est l'autre face de la beauté, l'autre visage de Dieu. Un Dieu couché sur le dos, renversé.

Les traces de mes pastels se trouvent à Ciudad Bolivar. Quand j'étais enfant, Ciudad Bolivar était un village du passé. Un jour, avant que je naisse, ça a été une petite Manaus. On m'a raconté qu'on y jouait de grands spectacles, du coup la ville a gardé un théâtre.

On entend des bruits de moteur d'avion. Diana et Alfonso sont assis. Diana regarde avec intensité par le hublot.

Ma mère, toujours prête à masquer à la chaux les dessins dont je recouvrais les murs, m'a dit un jour quelque chose de très beau : « Si je pouvais, je gratterais ces murs pour revoir les traces de tes pastels, comme si c'était le visage de Dieu. »

Emily, l'hôtesse de l'air, apparaît, portant un plateau avec du café.

EMILY : Mesdames et Messieurs, le commandant de bord vous informe qu'il faut attacher votre ceinture, nous commencerons notre atterrissage dans quelques minutes. Je vous prie de bien vouloir redresser votre siège, relever votre tablette, et éteindre tous vos appareils électroniques. Il est actuellement vingt heures à l'Aéroport de Maiquetia, et la température est de trente degrés. Merci d'avoir choisi notre compagnie. Nous espérons vous revoir bientôt sur nos lignes.

ALFONSO : (Lisant) « L'artiste plasticien est décédé mercredi à Paris à l'âge de quatre-vingt deux ans, des suites d'un cancer dont il était atteint depuis longtemps. » Putain, un cancer. Ils disent qu'il est mort aujourd'hui. Tu te souviens de Soto ? (Diana fait signe que non) A l'école ? Aux cours d'arts plastiques ? Diana? Diana?

DIANA : Il faut que je te dise une chose que tu ne sais pas. (Alfonso la regarde, surpris) D'abord je veux te dire que je t'aime. Que ces saisons, ces mois d'avril, ces soirées avec toi ont été sublimes ; que j'ai toujours rêvé de passer ma vie avec toi et que je t'aime, je t'aime comme si tu étais mon premier amour. Plus que mon premier. En fait, je crois que tu es mon premier amour.

ALFONSO : Moi aussi je t'aime, Diana, mais...

DIANA : Ca peut paraître incroyable, insolent, illusoire, de parler du premier amour à mon âge. Mais c'est ma manière de t'aimer et je veux que tu saches que je sais que tu m'aimes aussi, même si c'est autrement.

ALFONSO : Tu n'en sais rien.

DIANA : Si, je le sais.

ALFONSO : (Riant) Et comment tu le sais ?

DIANA : Parce que je t'aimerai jusqu'à la mort, Alfonso, jusqu'à la mort, et après la mort, je te désirerai peut-être encore plus qu'avant, car la mort, avec tout ce qu'elle implique et son immensité définitive, ce n'est rien à côté de ce que je ressens pour toi.

ALFONSO : Ma chérie, nous sommes dans un avion à 30 000 pieds d'altitude, ce n'est peut-être pas le meilleur endroit pour parler de la mort.

DIANA : Mon amour est égal à la peur de la mort, il est aussi monstrueux et aussi catastrophique.

Sur le côté, lumière sur Emily et Yo.

YO : Comment... comment tu t'appelles?

EMILY : Je m'appelle Emily.

YO : Salut Emily, moi c'est Yo. Enchanté. Ca va?

Emily est sur le point de répondre, mais elle est trop prise par la conversation de Diana et d'Alfonso.

YO : Et tu fais quoi, Emily, dans la vie?

EMILY : Moi? (Sur le ton de l'évidence) Je suis hôtesse de l'air.

YO : Bien sûr, tu es hôtesse de l'air, tu travailles ici. Tu as fait autre chose avant?

EMILY : Non. Seulement hôtesse de l'air.

Bruits d'avion. Alfonso et Diana se lancent un regard passionné.

DIANA : En réalité, je ne m'appelle pas Diana, mais Maria Elisa.

ALFONSO : Maria Elisa ?

DIANA : Et je reçois des ordres de la CIA.

ALFONSO : Quoi ?

DIANA : Je ne le fais pas pour l'argent, mais par engagement patriotique. Pour cette patrie, pas l'autre, pour mon pays, le nôtre. Tu dois bien comprendre ça, parce que je suis là pour accomplir une mission et je le fais pour notre pays.

ALFONSO : Pour notre pays, bien sûr, je n'en doute pas, mais...

DIANA : Même si je ne crache pas sur l'argent. Mais tu dois garder en tête que l'argent c'est l'argent, et que la passion...

ALFONSO : C'est la passion.

DIANA : Exactement. C'est pour ça que de temps en temps je fais des folies inabordables normalement pour une institutrice. Tu t'en es aperçu ?

ALFONSO : Les billets d'avion, les vêtements, les cadeaux que tu me fais, tes invitations. Je me suis aperçu de tout ça. Tu achètes des choses et tu fais des choses qui ont l'air réservées aux millionnaires. Mais j'ai pensé que ton père t'avait laissé un peu d'argent, comme il était médecin. Ca ne m'a pas paru suspect.

DIANA : Bon, ce n'est pas suspect. Mais je n'ai pas d'argent, à part celui qu'on me donne pour la mission.

ALFONSO : Que... Quelle est la mission ?

DIANA : Je voulais te parler de ça, Alfonso, parce que la mission c'est la mission, et mes problèmes, c'est mes problèmes.

ALFONSO : Comme l'argent et la passion.

DIANA : Deux choses distinctes.

ALFONSO : Et les problèmes sont ?

DIANA : Les problèmes ont commencé quand j'ai ressenti, oui, ça a été un sentiment, quand j'ai ressenti le besoin d'écrire. D'écrire ce qui m'arrivait. Au début, c'était comme une voix qui me dictait ce qui arrivait ou les événements qui allaient arriver. Puis, quand j'écrivais, des choses bizarres apparaissaient dans mes textes, comme des silhouettes entre les mots, dans les blancs, surtout dans les marges, comme des lignes en pointillés qui se transforment en figure imparfaite, parfois terrifiante, si tu les relies en formes géométriques, en carrés, en hexagones purs, en beaux polygones réguliers.

ALFONSO : On appelle ça un hypographe.

DIANA : La CIA appelle ça paranoïa. Ca n'est pas bien vu d'écrire à l'Agence. Evidemment, tu ne peux même pas écrire tes listes de courses, ni des notes sur tes pensées, ni tes rêves, alors que j'adore écrire mes rêves, tu ne peux pas, on ne te laisse pas. Et tu ne peux même pas écrire les noms que tu aimes le plus dans ton répertoire.

ALFONSO : Mais...

DIANA : (Soudainement) Si je suis en train de te l'avouer c'est parce que je suis acculée.

ALFONSO : (Regardant de tous côtés) Je t'en prie !

DIANA : Ce que je veux de toi, mon chéri, d'abord, c'est que tu ne me haïsses pas. Que tu ne m'en veuilles pas de t'avoir trompé tout ce temps, non seulement sur mes véritables activités et sur mes intentions, mais surtout sur le plus important pour toi : mon nom. Ou je me trompe?

ALFONSO : Diana.

DIANA : Maria Elisa.

ALFONSO : Maria Elisa, c'est vraiment ça ton nom?

DIANA : Oui, Maria Elisa tout court.

ALFONSO : Comme une sonate.

DIANA : Ou un film.

ALFONSO : Comme un premier amour.

DIANA : Que l'on découvre trop tard.

ALFONSO : Sur lequel tu as trébuché.

DIANA : Et que tu n'as pas reconnu.

ALFONSO : Comme le coup de téléphone.

DIANA : Que tu n'as jamais reçu.

ALFONSO : Parce que la porte s'était déjà refermée.

DIANA : Et j'ai pensé, il rappellera.

ALFONSO : Mais il ne l'a pas fait.

DIANA : Il ne le fait jamais.

A nouveau, bruits d'avion. Ils se prennent la main. Diana, de plus en plus nerveuse, commence à trembler.

ALFONSO : Qu'est-ce qu'il t'arrive?

DIANA : Regarde par le hublot. Tu t'en rendras compte.

ALFONSO : (Regardant) Je ne vois rien.

DIANA : On vient me chercher.

ALFONSO : Je vois seulement des étoiles.

DIANA : (Regardant par le hublot) Oui, elles sont là. Bien sûr qu'elles sont là. Ce sont elles.

ALFONSO : Qu'est-ce que tu veux dire ? Ce sont elles ?

Diana acquiesce.

DIANA : On vient me chercher, mon chéri. Je voulais te le dire, je voulais te l'apprendre moi-même. Et j'ai dû le faire pour te protéger parce que si on te fait quelque chose, si on découvre ce que je ressens pour toi, tu pourrais être en danger. Et s'il t'arrive quelque chose à cause de moi, je crois que je pourrais faire exploser le monde. Oui, je pourrais faire exploser le monde. Et

ce n'est pas une métaphore, crois-moi. Je sais comment on fait. Sans toi, ils peuvent tous aller se faire foutre.

Je comprends que cela change tout et que maintenant notre relation ne pourra plus être la même, je ne sais pas si elle sera pire, mais elle sera différente. Peut-être nouvelle. Peut-être devons-nous refaire connaissance, me connaître de nouveau, parce que toi je te connais et je sais qui tu es, moi, par contre, je suis une étrangère pour toi. C'est toi qui décideras, quand tu sauras la raison de mon travail à la CIA et la nature de ma mission dans ce pays.

ALFONSO : Et c'est quoi ta mission ?

Diana se retourne. Elle regarde le plafond de l'avion. Quand elle est sur le point de la dire, Emily passe de nouveau, apportant le plateau avec le café. Diana en boit, contrainte et forcée. Emily n'est pas sortie de scène, mais elle est suffisamment proche pour l'écouter.

DIANA : La mission... Ma mission pour la CIA est de prouver l'existence de Dieu.

ALFONSO : L'Exist... Dieu. Dieu.

Dieu.

Pause.

Son existence.

Pause.

Ok.

Je comprends.

Bruit du moteur.

Après une pause.

Et s'il n'existe pas ?

DIANA : Nous n'atterrirons jamais.

Emily pousse un cri et lâche le plateau.

EMILY : Qu'est-ce que ça veut dire ! Mon Dieu, ne nous faites pas de mal ! Ne nous faites pas de mal !



On entend un bruit terrible qui va crescendo. Tous s'agitent, terrorisés. L'avion tombe. Au loin, au milieu du bruit, on entend à peine la tour de contrôle.

TOUR : Douze trente-quatre, vous nous entendez ? Douze trente-quatre, que se passe-t-il ? Stop. La Tour a détecté un changement en cours. Douze trente-quatre, s'il vous plaît, nous vous demandons le rétablissement du plan de vol établi. Vous nous entendez, douze trente-quatre?

Une grande explosion. Noir.

SOTO : Et non, je ne vais rien vous dire de politique, si c'est ce que vous attendez. L'art n'a d'autre but que l'art lui-même, comme la science et comme la politique. Pourquoi l'art devrait être au service de la politique et pas la politique au service de l'art ? Pourquoi ? Ils sont meilleurs que nous ? Ils ont montré qu'ils étaient meilleurs que nous ?

Je vais plutôt vous parler de moi. Bon, aujourd'hui mardi, vous êtes ici pour ça. Non ?

Quand j'ai terminé l'école, je suis parti en Europe.

Je suis parti sans rien. Je suis arrivé là-bas sans un sou. Mais je ne suis pas le seul artiste arrivé sans un sou à Paris. Il y en a des milliers et des milliers, et dans ma tête, c'était très clair. Je me suis dit : « Je survivrai à cette situation, et si je n'y survis pas, tant pis. » J'ai senti Paris très en retard. Le Musée d'Art moderne avait un ou deux Picasso et le reste, c'étaient des œuvres qui ne m'intéressaient pas, des œuvres d'artistes stylistes de la figuration.

Des actes manqués.

J'ai été déçu.

A ce moment-là un ami voulait aller en Hollande, en Belgique, et je lui ai demandé de m'emmener avec lui. Je savais qu'il y avait un petit musée en Hollande où se trouvaient tous les derniers Van Gogh, mais surtout le grand mouvement hollandais de l'époque. Je suis parti à la recherche de l'art abstrait que je ne trouvais pas à Paris. J'appartenais à la jeune génération qui n'était pas exposée dans les musées. Et malgré les manques et les déceptions, je ne l'ai jamais mal vécu.

Parce que créer est un plaisir. Comme le plaisir d'aimer. Comme le plaisir d'être avec vous cet après-midi. C'est le moment où l'homme n'a pas d'obligation, mais une responsabilité profonde qui l'ébranle. Je parle d'une

responsabilité qui lui donne sens. Qui le définit et qui en même temps lui montre que continuer à vivre vaut la peine.

On entend des bruits de moteur d'avion  
Sur scène, Moi.  
A côté de lui, Emily, l'hôtesse de l'air.

MOI : Moi j'ai pris l'habitude de voyager, moi je crois que je suis une valise de voyage, moi je sais qu'il faut essayer d'aider les autres, j'ai vu comment les autres faisaient et ça m'a toujours donné envie de le faire et je crois qu'une fois je l'ai fait ou que je le ferais. Moi je suis Américain, Sud-Américain, des Caraïbes, Caraïbes Sud, mais je vis au Mexique et je suis carnivore, mais moi je suis aussi hypertendu et je ne peux pas manger ce que j'aime.

Moi je suis des Caraïbes Sud mais je ne suis pas un Caribéen noir ou blanc, aborigène ou métisse, ou Anglais ou Français ou Hollandais ou Allemand, il n'y a pas de Caribéen allemand ou s'il y en a, c'est le Caribéen touriste, mais par contre il y a du Caribéen chinois et du Caribéen hindou, moi je les ai vus, ils sont d'ici.

Moi je suis gérant et croyant, j'aime bien me définir comme ça, je suis de Maracaibo et de Séville, de Bogota et de Salamanque, car moi je suis intégré et membre du club Shell. Et moi je suis sportif même si je ne joue pas beaucoup, je veux dire que moi je suis le sport à la radio et à la télé. Moi j'aime regarder la télé parce que ça me divertit et ce n'est pas parce que les programmes sont mauvais que j'aime regarder la télé.

Moi j'ai grossi peu et beaucoup, plutôt beaucoup, et j'ai vu du pays, j'ai fait de l'argent, j'ai un mobile dernier cri avec appareil photo, vidéo et tout, et moi j'ai un ordinateur portable et j'ai une bonne voiture, j'ai deux bonnes voitures et moi non et moi oui. Moi je suis né, un jour je suis né, je suis né de moi, je veux dire, de ma mère, bien sûr, moi je suis né et j'ai un grand frère et j'ai une sœur et ma mère et mon père ; et ma mère est en vie et mon père non et ma sœur je ne sais pas, depuis qu'elle est mariée, partie, loin, je ne la vois plus. Moi, j'aime mon épouse, je l'aime et elle m'aime mais pas beaucoup, et moi non plus pas beaucoup, je suis séparé, moi je suis divorcé, marié, mais séparé, pour les enfants on vit ensemble mais séparément, et moi je suis comme ça, très sensible et sentimental.

J'ai eu un enfant, deux enfants, un par césarienne, bon, c'est ma femme qui l'a eu, mais c'est comme si c'était moi qui l'avais eu car de toute façon moi j'ai souffert autant ou plus qu'elle, et c'est pour ça que je sais ce que c'est que

d'avoir un enfant par césarienne, moi je le sais, je crois que je le sais et moi je ne le sais pas autant que je savais que je le savais, mais de toute façon moi je le sais ou je crois le savoir. Moi je ne sais pas.

Moi, ce que j'aime, je suis comme ça, moi j'aime parler et rencontrer des gens. Je n'emporte pas de livres, je n'écoute pas de musique et je ne lis pas de revues en avion, je n'ai pas de photos de mon ex-femme ni de mes ex-enfants, moi je n'ai pas de caramels, il ne m'en est même pas resté pour moi, moi j'aime partager, ne pas m'enfermer en moi-même parce qu'on n'est rien sans les autres, sans ceux qui nous entourent.

Et cet avion va vite et c'est pour ça que ça me plaît d'essayer de rencontrer des gens. Le problème c'est que les gens, ici les gens sont comme ça, ils n'écoutent pas, les gens ne méritent pas de te rencontrer, les gens, les gens sont comme ça, ils sont comme ça, tous, les gens, les gens n'écoutent pas et les gens ne réagissent pas et ne savent pas ce qu'ils veulent et les gens sont des ratés et ils s'envient les uns les autres, surtout moi, ils m'envient, les gens m'envient tellement, et moi je n'éprouve aucune envie à mon égard, je me contente de me comprendre et de me connaître, et je suis hyper aimable et hyper informé et hyper intéressé et moi j'écoute tous ceux qui me parlent, mais les gens non, les gens ne le font pas et ne savent pas que faire et ils ne t'écoutent pas et ne te regardent pas dans les yeux comme si ta vie ne les intéressait pas et ta vie n'intéresse pas les gens, ni la musique, ni la politique, mais ils s'intéressent à eux-mêmes et voilà comment sont les gens, les gens sont comme ça.

Moi, j'aime mon pays, mais sans les gens, mon pays vide de gens.

Moi ça me plaît moi je désire moi je veux mon pays vide et sans les gens, peut-être moi et toi et les autres, presque tous ceux de cet avion, bien sûr, ils sont tous si gentils. Les gens font et défont et n'aident pas, ils ne cherchent pas à aider, ils ne nettoient pas la rue, ils ne laissent pas passer, ils ne votent pas et quand ils votent ils le font mal ou ils font en sorte qu'on le fasse mal comme ça m'est arrivé de nombreuses fois, des milliers de fois. Et ils font des emprunts et après ils ne veulent pas payer et moi je paie, moi j'aime payer, moi je n'ai pas de dettes, moi j'ai de l'argent, moi j'ai beaucoup d'argent et ça va bien pour moi et moi je peux faire presque tout ce que je veux et quand je vois quelque chose qui me plaît je me l'achète parce que moi je suis comme ça, impulsif et jovial et fascinant et modeste et modéré et solidaire et généreux et j'aime écouter les autres et ne pas parler de moi, et comme ça rencontrer des gens, exactement comme toi.

Bruits d'avion. Pause.

Comment... comment... Eh, comment tu t'appelles ?

EMILY : Je m'appelle Emily.

MOI : Emily. Enchanté, c'est un plaisir. Ca va ? (Emily est sur le point de répondre, mais elle écoute ce qui se passe à côté.) Qu'est-ce que tu fais dans la vie Emily ?

EMILY : Moi? (Sur le ton de l'évidence) Je suis hôtesse de l'air.

MOI : Bien sûr, tu es hôtesse de l'air, tu travailles ici. Tu as fait autre chose avant?

EMILY : Non. Seulement hôtesse de l'air.

Lumière sur Diana et Alfonso, comme dans la scène 1.

ALFONSO : Maintenant, dis-moi ce que tu allais me dire.

DIANA : Très bien. En réalité, je ne m'appelle pas Diana, mais Maria Elisa.

ALFONSO : Maria Elisa?

DIANA : Et je reçois des ordres de la CIA.

Emily tire sur sa jupe.

EMILY : (Ecoutant ce que l'on dit à côté) Je crois que ce couple se dispute, qu'ils se séparent.

MOI : Toi, toi, tu as... tu as... tu as... un copain. Tu es mariée, célibataire, veuve, marginale, végétarienne, évangélique, tu as un fiancé, moi je ne sais pas.

EMILY : Je crois qu'elle lui a dit qu'elle portait un autre nom. Maria Luisa, c'est ça. Elle lui a dit qu'elle s'appelle Maria Luisa. Et lui s'appelle Adolfo et les deux travaillent pour la SPA.

MOI : Comme moi, comme ma tante, mes nièces, mon ex, ma conjointe, mon épouse, ma femme, mon ex nom de famille... On se sépare tous mais moi j'ai beaucoup d'occasions et moi j'aimerais rencontrer quelqu'un et qu'on me connaisse, c'est ça, qu'on me connaisse mieux, quelque chose comme mon moi le plus profond, mon sur-moi, mon moi, mon ça et mon soi, et lier amitié et avoir quelqu'un qui me raconte ses affaires et qui m'a, moi. Hein ?

(Voyant qu'elle ne lui prête pas beaucoup d'attention)

EMILY : Je crois qu'elle a dit qu'elle a une «extrême-onction» très importante et que ça changera des choses entre eux parce que lui a une maîtresse ou quelque chose qui a à voir avec l'affection. Une bonne sœur, je crois.

MOI : Si tu veux, je te donne ma carte et tu m'appelles. Si tu n'as rien à faire, moi j'ai beaucoup de choses à faire, et aujourd'hui c'est mardi et le mardi tout est permis. Oui ? Oui ? Hein ? Oui ?

(Sonnerie qui indique que l'atterrissage est imminent)

EMILY : Je dois retourner au travail. Mesdames et Messieurs, le commandant de bord vous informe qu'il faut attacher votre ceinture, nous commencerons notre atterrissage dans quelques minutes. Je vous prie de bien vouloir redresser votre siège, relever votre tablette, et éteindre tous vos appareils électroniques. Il est actuellement vingt heures à l'Aéroport de Maiquetia, et la température est de trente degrés. Merci d'avoir choisi notre compagnie. Nous espérons vous revoir bientôt sur nos lignes.

MOI : Ca a été très aimable de rester avec moi, très aimable, vraiment, merci, merci, très aimable de ma part et de la mienne.

EMILY : La prochaine fois vous pouvez informer la compagnie de votre problème nerveux. On peut vous aider.

MOI : Moi, pour moi, je n'ai pas de problèmes nerveux, moi je n'ai pas de problème. Moi je ne suis pas nerveux. Je suis seulement agité perplexe tremblant excitable inquiet fébrile seulement quand je suis en avion, dans un avion qui décolle et qui atterrit, mais nerveux, nerveux comme on dit ici, mes nerfs nerveux, non, rien, négatif, insuffisant, zéro pointé. Et je ne veux pas dire, pour moi, je ne suis pas ça. Je suis beaucoup de choses, mais pas nerveux, non. Moi.

EMILY : Je vous apporte un tranquillisant pour l'atterrissage ?

(A ce moment passe Manuel)

MANUEL : Mademoiselle, excusez-moi ; pouvez-vous me dire si vous avez déjà servi le café en classe affaires ?

EMILY : Il est à votre place.

MANUEL : Vous n'avez pas vu si ma femme a mis du sucre dans ce café ?

EMILY : Je n'ai rien vu, Monsieur.

MANUEL : Merci.

EMILY : A votre service.

(Manuel sort)

EMILY : (A Moi) Ne vous inquiétez pas, nous allons bientôt arriver.

MOI : Une dernière chose.

EMILY : Oui ?

MOI : Vos talons. (La jambe d'Emily tremble) Vos talons sont très hauts. Ça ne vous donne pas le vertige, vous ne vous évanouissez pas, n'avez pas de nausées, ne perdez pas connaissance, n'avez pas d'étourdissements, ne souffrez pas de tachycardie, de léthargie, de phobie ?

EMILY : On nous oblige à en porter.

La jambe d'Emily ne tremble plus.

MOI : Encore une chose.

EMILY : Oui ?

MOI : Vous n'avez pas l'impression que cet avion va très vite ?

EMILY : Ne vous inquiétez pas, tout va bien.

Emily pousse un cri et lâche le plateau.

EMILY : Qu'est-ce que ça veut dire ! Mon Dieu, ne nous faites pas de mal ! Ne nous faites pas de mal !

On entend un bruit terrible qui va crescendo. Tous s'agitent, terrorisés. L'avion tombe. Au loin, au milieu du bruit, on entend à peine la tour de contrôle.

TOUR : Douze trente-quatre, je vous répète que le contrôle observe que vous allez très vite. Nous vous conseillons de réduire votre vitesse, je répète, douze trente-quatre, vous devez réduire votre vitesse. Procédure d'urgence dans sept minutes si vous ne réduisez pas la vitesse à deux cent soixante-dix, trois cents kilomètres heure. Stop. Douze trente-quatre. Vous me recevez ?

On entend une grande explosion. Noir.

## Café

SOTO : Une vibration puissante remplit l'univers. C'est au cœur de cette vibration que je cherche à plonger les gens. Et j'utilise des éléments très simples pour ça.

Le Pénétrable (Une photo d'un Pénétrable de Soto apparaît) permet de comprendre la plénitude de l'espace, en transformant le vide en fluidité. Cette fluidité conditionne tout notre environnement.

Un jour, l'habitat de l'homme sera comme un grand Pénétrable. Et toute sa capacité sensitive pourra se développer chaque jour, pour lui rendre un peu du bonheur dont il s'est privé en utilisant mal les éléments déshumanisés.

Et cela lui permettra, aussi, de s'élever jusqu'à la réalité essentielle, pas à pas.

De lui rendre le bonheur usurpé par des actes manqués, si nombreux et si coûteux, tout au long de son existence, et surtout, dans l'existence de tout ce qui l'entoure.

Bruits de moteur d'avion. Sur scène, Rita, assise. Elle prépare une tasse de café. Manuel arrive et s'assoit à côté d'elle.

RITA : Tu veux un café?

Manuel repousse la tasse d'un geste.

RITA : Ne le repousse pas comme ça.

MANUEL : Je préfère ne pas le boire.

RITA : Pourquoi?

MANUEL : Pourquoi? Quoi?

RITA : Tu ne veux pas le boire. Le café. Il a quelque chose?



Manuel lui signifie d'un geste que cette conversation le fatigue.

RITA : Tu l'as repoussé comme s'il avait quelque chose, tu l'as éloigné comme si l'idée de boire un café ou que ce soit moi qui te le serve ne te plaisait pas ou les deux. Pourquoi tu repousses mon café? Tu crois peut-être que je l'ai empoisonné? Que je l'ai empoisonné quand tu étais aux toilettes? C'est ça que tu crois? Que je me balade en avion, en classe affaires, armée d'un flacon de cyanure ou d'arsenic que je cache? Hein? Avec du poison que je fais passer pour des bêtabloquants? Hein? C'est ça que tu crois?

MANUEL : Bien sûr que non. Je ne veux pas de café, Rita. C'est tout. Je ne veux pas de café, on va bientôt arriver et je ne veux pas de café.

RITA : Tu ne supportes pas ma blague, hein?

MANUEL : Ca fait quinze ans que je ne supporte pas les blagues et tu le sais. Je n'aime pas les blagues. Ca ne me fait pas rire, je ne comprends presque jamais quand c'est une blague ou pas.

RITA : Donc tu veux dire que pour toi c'est possible.

MANUEL : Quoi putain?

RITA : Que j'aie empoisonné ton café quand tu étais aux toilettes.

MANUEL : Marie Jésus Joseph, je t'en prie. Tu ne peux pas me laisser tranquille? Hein? Tu ne peux pas me laisser tranquille? Tu ne sais pas que j'ai peur en avion? Hein? Que j'ai le vertige? Que même dans les escaliers je me sens mal? Tu dois m'emmerder juste au moment de l'atterrissage?

RITA : On n'atterrit pas encore, Manuel.

MANUEL : Mais on le fera bientôt.

RITA : Comment le sais-tu?

MANUEL : Parce qu'un jour ou l'autre il faudra bien qu'on atterrisse!

RITA : Je veux juste avoir une conversation civilisée avec mon mari, c'est tout.

MANUEL : Eh bien tu ne l'as pas!

RITA : Avec l'homme qui est mon mari depuis vingt-cinq ans. Si je ne peux pas avoir une conversation avec mon mari après vingt-cinq ans de mariage, alors je ne sais pas, je devrais me mettre à parler à l'hôtesse de l'air, comme l'homme de derrière qui lui a demandé de s'asseoir près de lui parce qu'il était nerveux. (Elle les montre du doigt) Ou comme celui qui parle à la petite fille. Qui parle. Un pervers, voilà ce que c'est, un pervers, comme tous les hommes, que Dieu me pardonne.

MANUEL : Moi je ne suis pas un pervers, si c'est ce que tu veux dire.

RITA : Bien sûr que non, idiot. Toi tu es mon mari. Ne le prends pas autant à coeur, c'était une blague et une manière de parler.

MANUEL : Une blague.

RITA : Le café empoisonné.

MANUEL : Et une manière de parler?

RITA : Les hommes pervers.

MANUEL : Ca c'est une manière de parler?

RITA : Les autres le sont, pas toi.

MANUEL : Parce que je suis ton mari.

RITA : Et parce que c'est toi.

MANUEL : Donc c'était une blague et une manière de parler, et ce n'était pas une conversation civilisée?

RITA : Une blague est toujours civilisée.

MANUEL : Et une manière de parler?

RITA : C'est civilisé aussi.

MANUEL : Mais avec toi ça ressemble toujours à de la barbarie.

Voix de l'hôtesse de l'air qui rappelle l'imminence de l'atterrissage. On entend la voix de la petite fille sur le siège d'à côté.

PETITE FILLE : Des cartoons! Des dessins animés! Pour de vrai! Tu fais des émissions pour les enfants! Laquelle? Laquelle? Laquelle? Laquelle?

RITA : (Ecoutant) Tu entends?

MANUEL : C'est peut-être sa fille.

RITA : Sa fille? Et elle ne sait pas ce qu'il fait dans la vie? Ha! C'est la plus vieille histoire du monde. Quels dégoûtants.

MANUEL : Moi je n'ai rien à voir avec tout ça.

RITA : Comment as-tu pu penser que j'empoisonnerais ton café?

MANUEL : Mon Dieu, il vaut mieux que je prenne une Dramamine. Tu as de la Dramamine?

RITA : Si tu l'as pensé, mon Chéri, ce n'est pas innocent du tout.

MANUEL : La Dramamine, mon amour, s'il te plait, je me sens mal...

RITA : Tu crois que je veux te tuer?

MANUEL : Laisse tomber. L'hôtesse de l'air a peut-être de la Dramamine. (Fort) Mademoiselle, vous avez de la Dramamine?

RITA : Tu crois que je suis capable de mettre quelque chose dans ton café?

MANUEL : Tu es très sensible aujourd'hui. Laisse tomber. Je bois ce café et c'est bon. Allez, donne-le-moi, ce café.

Rita lui donne le café. Manuel est sur le point de le boire. Moi passe, en demandant pardon.

MANUEL : Quelle honte! Cet homme, le type nerveux, est en classe éco et va aux toilettes en classe affaires. On devrait le renvoyer ou mettre une porte de séparation pour que ce ne soit pas si facile. Tu as vu comment il est passé? Ce n'est pas pour rien que ces billets sont chers. Et ce n'est pas que le privilège soit important pour moi, mais quand je suis allé aux toilettes, elles

étaient impeccables, comme elles doivent l'être en classe affaires. Avec du parfum, de l'air conditionné, et le water chaud. Ca donnait envie de rester là, de ne jamais sortir, car les toilettes de la classe affaires sont comme une bibliothèque, comme un club, comme un endroit pour rester en tête à tête avec soi-même. Mais si on laisse tout le monde les utiliser, alors ce n'est plus un tête-à-tête avec soi-même, mais une assemblée générale, et ça ne donne plus envie de payer, ni d'être différent, et en fait, ça ne donne même plus envie de vivre.

Ca, c'est le malheur de voyager sur la compagnie nationale, parce que si c'était sur une autre, pas question. On ne les laisse pas faire. Mais nous, on est comme on est, que peut-on y faire!

Il est sur le point de boire son café. Voix d'Oscar, au loin.

OSCAR : ... qu'un de nous, ait eu une sorte de succès. Un succès merveilleux, je trouve. Un grand succès, soyons francs, exceptionnel, jamais vu, une apothéose, presque surnaturelle.

Rita et Manuel rient de ce qu'ils entendent.

OSCAR : Messieurs dames, vous riez de moi?

RITA : Excusez-nous, Monsieur. Ce n'est pas de vous.

MANUEL : Continuez votre histoire.

RITA : (A Manuel) Un fou.

MANUEL : Pire que fou.

RITA : Un pervers. Voilà ce que c'est.

Ils se cachent pour rire. Puis ils arrêtent de rire. Ils se regardent. Manuel est sur le point de boire son café.

RITA : Comment tu as su?

MANUEL : Quoi?

RITA : Pour le poison.

MANUEL : Quel poison?

RITA : Le poison dans le café.

MANUEL : Tu plaisantes?

RITA : (Elle sort une bouteille de son sac à main) Tu n'aurais rien senti.

MANUEL : Tu allais m'empoisonner!

RITA : Ca aurait été rapide et tu n'aurais rien senti.

MANUEL : Mais tu es folle? Pourquoi? Je t'ai fait quelque chose? Pourquoi tu veux m'empoisonner?

RITA : C'est que l'enveloppe piégée n'a pas fonctionné.

MANUEL : L'enveloppe... quoi? Quelle enveloppe?

RITA : Celle que je t'ai envoyée la semaine dernière.

MANUEL : Cette enveloppe pleine de fumée!

RITA : C'était une bombe. Elle devait t'éclater au visage et te décapiter.

MANUEL : Mais... Tu essaies de me tuer?

RITA : Ca fait deux mois. Tu en réchappes toujours.

MANUEL : Non, non, je ne savais pas. Je ne l'ai jamais su. Je ne l'aurais jamais soupçonné!

RITA : Il y a un mois, quand tu marchais dans la rue, j'ai tiré sur toi par la fenêtre. Mais je n'ai pas pu t'atteindre du premier coup. Et le second a abattu un vendeur de journaux.

MANUEL : Celui qui est tombé à mes pieds!

RITA : Avant j'avais tenté de te renverser en voiture. Et un jour je t'ai injecté de l'air.

MANUEL : C'était un antibiotique!

RITA : J'avais mis de l'air.

MANUEL : Mais ça ne m'a rien fait.

RITA : Eh oui, c'est bizarre.

MANUEL : La fièvre a même disparu!

RITA : Je t'ai lancé des objets tranchants, j'ai mis du cyanure sur ton dentifrice, je t'ai laissé enfermé une nuit avec le gaz ouvert.

MANUEL : Oui, je me rappelle cette odeur de gaz le matin...

RITA : Tu te souviens quand tu es revenu de vacances et que tu as trouvé les employés du zoo qui barraient l'accès à notre rue?

MANUEL : Oui, ils ont dit qu'un animal s'était échappé...

RITA : (Comme quelqu'un qui se souvient d'un beau moment) J'avais loué un tigre de Malaisie, très cher, et je l'ai laissé cinq jours sans manger à la maison. Comme ça, quand tu serais rentré, rajeuni et plein d'énergie, ce petit chat t'aurait avalé en guise de petit-déjeuner.

MANUEL : Et il a dévoré le facteur!

RITA : Non, c'était le type d'EDF. Les lettres n'arrivent jamais chez nous.

MANUEL : Mon Dieu! Je m'en souviens très bien. Mais pourquoi? Pourquoi tu veux me tuer?

EMILY : Mesdames et Messieurs, le commandant de bord vous informe qu'il faut attacher votre ceinture, nous commencerons notre atterrissage dans quelques minutes. Je vous prie de bien vouloir redresser votre siège, relever votre tablette, et éteindre tous vos appareils électroniques. Il est actuellement vingt heures à l'Aéroport de Maiquetia, et la température est de trente degrés. Merci d'avoir choisi notre compagnie. Nous espérons vous revoir bientôt sur nos lignes.

Bruit d'avion. Manuel attend sa réponse. Pause.

RITA : Paris.

MANUEL : Paris? Qu'est-ce que j'ai fait à Paris? Je n'ai rien fait à Paris! Je ne suis pas allé à Paris depuis des années!

RITA : C'était au Musée Picasso, autrefois Hôtel Salé, au numéro 5 de la rue de Thorigny, quand tu as rencontré Soto.

MANUEL : Soto? Quel Soto? Le peintre Soto? Celui qui est mort hier?

RITA : Tu l'as rencontré rue de Thorigny.

MANUEL : Je travaillais à l'ambassade, j'étais Secrétaire à la Culture et je l'ai rencontré. Mais putain, quoi? Putain, qu'est-ce que ça a à voir?

RITA : Tu as rencontré Soto.

MANUEL : Oui, je l'ai raconté à tout le monde. Un type chauve, bizarre, à moitié débile, en fait. Je l'ai aidé. Je ne lui ai rien volé. Je n'ai pas ses tableaux. Je ne comprends pas et je ne sais pas ce qu'il fait, putain. Qu'est-ce qu'il se passe avec lui? Tu veux me tuer à cause de Soto? Hein? Putain qu'est-ce que Soto a à voir avec nous?

RITA : Rien. Soto n'a rien à voir.

MANUEL : Je ne comprends pas!

RITA : C'est Paris!

MANUEL : Je comprends encore moins!

RITA : Quand tu m'as rencontrée, tu m'as dit qu'un jour tu m'emmènerais à Paris, rue de Thorigny, voir tes amis de l'ambassade, aux fêtes de l'ambassadeur, me promener au Louvre, me faire aimer Saint Denis et Montparnasse. Tu m'as dit que tu me montrerais le Musée Picasso. Qu'à côté on vendait de très bons gâteaux, les meilleurs gâteaux que tu aies jamais mangés. Et quand on s'est mariés tu as promis de passer quelques jours là-bas. Et après le mariage des enfants, tu as imaginé qu'on pourrait tout dépenser en allant à Paris, en classe affaires, tu as dit, en classe affaires, parce que maintenant tu voyages seulement en classe affaires.

Mais on n'y est jamais allés!

MANUEL : Mais... mais... C'est pour ça? Tu veux me tuer pour ça?

RITA : (Sur le ton de l'évidence) Bien sûr. Pour ça...

MANUEL : POUR CA!

RITA : Pour ça... Et parce que ces jours-ci, tu m'exaspères.

Sonnerie des annonces.

EMILY : (Le micro à la main) Chers passagers, le pilote vous informe que nous sommes sur le point d'atterrir, et qu'en raison du mauvais temps dans la zone de l'Aéroport de Maiquetia, nous devons peut-être atterrir dans un aéroport plus proche.

Voix de gens qui se plaignent.

EMILY : Nous vous tiendrons informés. Pour l'instant, détendez-vous, et maintenez votre ceinture de sécurité attachée.

Merci.

Rita lui donne une boîte de médicaments.

RITA : Ta Dramamine. Contre la nausée. Je crains que l'atterrissage ne soit long.

Emily regarde à côté, pousse un cri et lâche le plateau.

EMILY : Qu'est-ce que c'est que ça! Mon Dieu, ne nous faites pas de mal. Ne nous faites pas de mal!

On entend un bruit terrible en crescendo. Tous s'agitent, terrorisés. L'avion tombe.

Explosion.



## Oscar

SOTO : Le laboratoire, qu'on appelle atelier, révèle chaque jour une infinité de possibilités.

L'artiste, à ce moment, n'a qu'à filtrer et choisir ce qu'il va utiliser au moment de sa création, pour ne pas se perdre dans tout l'éventail des possibilités.

Dans cet immense panorama de probabilités, en cet instant précis, il doit être attentif à la manière dont il effectuera la synthèse qu'il doit faire. Au début, tout est valable. Mais, qu'est-ce qui peut résumer l'essence de ce moment où tout est possible?

Je donnerais ce conseil : «Détermine la synthèse et dirige-toi vers cette synthèse.» La clé du travail est dans la clarté de la synthétisation.

La grâce advient quand on se trouve, chaque jour, face à une nouvelle situation. Une situation qui, malheureusement, n'est pas perçue par les gens qui t'entourent, parce que les petites variantes qu'un vélociste peut comprendre, ne servent pas à un artiste.

En principe, on ne mesure pas l'art.

Pourtant, il y a une différence que j'ai toujours prise en compte. La science et l'art sont deux domaines qui se ressemblent, mais dans l'un, on mesure immédiatement, et dans l'autre, après... Dans l'état sensible de l'Univers, dans l'état mesurable, abstrait et infini, de l'Univers.

Bruits d'avion. Sur scène, Oscar et la petite fille. La petite fille chante à contre-cœur.

PETITE FILLE : J'ai pris l'avion  
Pour m'envoler  
J'ai pris l'avion  
Pour faire un bond (Bis)

Mais mon avion

C'est un poltron  
Il a tellement peur  
Qu'il reste en bas  
Et chaque fois  
Il coupe son moteur

(A Oscar) A l'école on m'a donné une médaille pour avoir chanté cette chanson.

OSCAR : Moi j'ai gagné l'Oscar.

PETITE FILLE : Non!

OSCAR : Mais personne ne me croit.

PETITE FILLE : Moi on me croit, mec.

OSCAR : Et pourtant j'ai montré les photos, les lettres, les attestations, la vidéo, et ces merveilles d'interviews dans la presse, et malgré tout ça, on ne me croit pas. J'ai même montré la statuette dorée, qui attire l'attention, car elle est plus lourde qu'il n'y paraît, comme Mery Streep l'a si bien dit, et malgré tout ça, on me regarde avec méfiance. Il y a mon nom sur la plaque, sans rayures, impossible que quelqu'un l'ait trafiqué. Mais c'est comme si je montrais le ciel dégagé et qu'on sorte de toute manière un parapluie.

PETITE FILLE : Où est le ciel? Où est la terre? Tu sais où c'est? Tu me laisses le hublot? Tu l'as? Tu l'as?

OSCAR : Quoi?

PETITE FILLE : L'Oscar, idiot.

OSCAR : Bien sûr, la statuette, je l'emporte avec moi, même si d'habitude elle trône dans mon salon, bien éclairée, pour que tous les visiteurs la voient, pas pour en faire étalage, même si ce n'est pas rien, un Oscar, mais parce que je suis le seul dans le pays à en avoir un. Et je le fais aussi pour moi, pour me souvenir que j'ai fait quelque chose d'important dans ma vie ; que les années ne sont pas passées en vain et que si un jour j'arrive à avoir une famille, je ne sais pas, un fils ou un petit neveu, je pourrai lui dire que j'ai vécu en faisant ce que je voulais faire et que c'est pour ça que je suis arrivé au top : gagner un Oscar.

PETITE FILLE : Tu n'as pas peur qu'on te le vole? Une amie à moi avait un sac de Pokemon super cool, tout neuf, de Miami, et quand elle est arrivée on lui a volé. Moi quand je serai grande, je tuerai tous les voleurs.

OSCAR : Je n'en doute pas.

PETITE FILLE : Peut-être que quelqu'un veut te le voler pour te demander une rançon et après, quand tu l'as payée, il te tue et il garde l'Oscar et le vend et après il assassine aussi le nouvel acheteur, et peut-être que ce sera une femme qu'il désire mais de toute façon il doit la tuer parce que son destin a été écrit il y a mille ans quand c'était une gargouille qui vivait à l'abri des êtres humains. Je l'ai vu dans cent mille films. Ca arrive tous les jours.

OSCAR : C'est arrivé une fois à Dustin Hoffman.

PETITE FILLE : C'était une gargouille?

OSCAR : Non, le vol.

PETITE FILLE : Dustin? Celui de... qui? Dospin Gofan?

OSCAR : Hoffman. Dustin Hoffman. Il a gagné beaucoup d'Oscars.

PETITE FILLE : Et il a dit merci à sa mère?

OSCAR : Il la remercie toujours.

PETITE FILLE : Quand je le gagnerai, je ne dirai pas merci à ma maman, mais à mon papa et à mon amie Helen qui est supercool. (Prend la pose des remerciements) «Je ne veux pas dire merci à ma maman, juste bonne pour se faire manger par les chiens, mais à mon papa, et à Helen, et je veux dire à ma maîtresse que je la hais parce qu'elle est nulle, qu'elle a une voix de poissonnière, une haleine de chiottes et qu'elle s'habille mal. Merci.»

OSCAR : Dustin Hoffman, je l'ai rencontré le jour de la remise des prix, au Kodak Theatre sur Hollywood Boulevard. C'est un grand type. Il m'a serré la main, tu sais? J'ai la photo.

PETITE FILLE : Il faut bien se laver les mains quand tu salues des gens dans les soirées parce que tout le monde a des microbes et des restes de drogue sur les doigts. Puis tu te frottes le nez sans y penser, et Pfffffffff! Voilà. Tu es comme eux. Un toxicomane anonyme.

OSCAR : Un jour on lui a volé son Oscar mais il l'a récupéré. Il semble que l'Académie lui ait envoyé une autre statuette, en remplacement, bien sûr, parce que l'autre on ne l'a jamais retrouvée. Il y a des statuettes de rechange... Je dois relire la garantie.

PETITE FILLE : Si moi je te le vole je ne te le rends pas.

OSCAR : Tu ferais quoi avec lui?

PETITE FILLE : Je le ferai fondre pour faire des balles. Des balles en or pour tuer des loups-garous.

OSCAR : En argent. Pour les loups-garous elles sont en argent.

PETITE FILLE : Celles-là sont pour les vampires. En or c'est pour les loups-garous. En plus les vampires ce n'est plus à la mode, et ils perdent toujours dans les batailles contre les loups-garous. Tu connais des vampires qui font des transfusions? Ils ne sont pas méchants, ils sont gentils. Au lieu de te sucer le sang, ils t'en donnent. Ils sont tout maigres et on les utilise dans les hôpitaux aux urgences. Les gens les adorent et ils leur apportent leurs enfants pour qu'ils les mordent. Moi je suis très au courant de tout ça, je l'ai vu des millions de fois à la télé. Et ça ne te fait pas peur?

OSCAR : Quoi? Les vampires? Les loups-garous? Les monstres?

PETITE FILLE : Non, le pays.

OSCAR : Le pays.

PETITE FILLE : Les vols, les enlèvements, les rançons, les règlements de compte?

OSCAR : Bien sûr, on est arrivé à une Amérique latine sans foi ni loi. Ici tout se vend, tout s'achète, et c'est devenu courant de voler et de marchander. On peut déjà fixer le prix de ma statuette, peut-être au moment même où je te parle.

PETITE FILLE : Mais elle est fausse ou vraie de vraie?

OSCAR : Vraie de vraie, mais on ne me croit pas. Peut-être parce que je vis à Caracas, que j'ai faim et que je n'ai jamais fait de film.

PETITE FILLE : Tu n'as jamais fait de film?

OSCAR : Bien sûr que non.

PETITE FILLE : Et tu as un Oscar. Alors? Je ne comprends pas, mec.

OSCAR : L'Oscar, mon enfant, on le donne à n'importe qui, pas seulement aux acteurs. Je ne dis pas que je l'ai gagné en tant que meilleur acteur, ou meilleur metteur en scène, même pas scénariste. On m'a donné l'Oscar pour une participation mineure, pour mon aide, ma présence, ma participation à l'invention d'une nouvelle technique pour raconter des histoires animées.

PETITE FILLE : Des cartoons! Des dessins animés! Des mangas! Pour de vrai! Tu fais des émissions pour les enfants! Laquelle? Laquelle? Laquelle?

OSCAR : Et j'ai des preuves. (Il lui montre des photos) Là, je suis avec le gagnant de l'Oscar du meilleur acteur. Là, à la fête que la Twentieth Century Fox organise en l'honneur des gagnants. Et, là, regarde bien, tenant bien fort l'Oscar, pour qu'il ne me tombe pas des mains et qu'il ne se casse pas, car même si c'est très lourd, le socle est très fragile et il pourrait se casser en deux. Ca m'est déjà arrivé.

PETITE FILLE : Et la presse t'attend à l'aéroport? Tu vas passer à la télé? Tu vas passer à la télé? Sûrement qu'on t'attend à la descente de l'avion, tu verras. Tu peux dire que je suis ta fille et que tu me mettras dans ton prochain film parce que je suis très douée. Moi je veux jouer dans une telenovela, tu sais.

OSCAR : Personne ne m'attendra, ma puce. Ni à l'aéroport, ni nulle part. Il n'y aura aucun article dans la presse locale. J'ai dû informer la presse moi-même, envoyer mes photos, mes documents, y compris les certificats de ma statuette dorée ; des certificats que tu peux obtenir n'importe où, en fait, des certificats sortis d'une imprimante, qui certifient que moi, j'ai gagné l'Oscar, que je suis le premier à l'avoir et que je ne mérite pas un article, pas une émission, pas des honneurs, mais la reconnaissance.

Quelque chose qui vienne du pays.

Mais je m'illusionne. Parce que si on n'a rien fait pour Soto, qui vient de mourir, je peux toujours attendre, moi!

PETITE FILLE : Photo? C'est qui Photo?

OSCAR : Soto. Jesus Soto, un artiste qui fait de la cinétique et qui...

PETITE FILLE : Du ciné?

OSCAR : (Vaincu) Oui, du ciné.

PETITE FILLE : Et on ne lui a pas donné de médaille? C'est ça que tu veux, toi? Une médaille? Tu veux une médaille? (Elle lui donne des médailles qu'elle a dans ses poches) J'en ai des milliers. A l'école on me donne des médailles quand je me tiens bien ou quand je dénonce ceux qui se tiennent mal. Et je dénonce toujours quelqu'un, même sans raison. Et je suis couverte de médailles. Les médailles, c'est comme les étoiles. Je peux lui en donner une à Jésus Photo.

OSCAR : Soto. Non, pas une médaille, je n'en demande pas tant. (La petite fille les lui retire avec mépris)... mais au moins un peu d'admiration, de reconnaissance. Mais que peut-on demander de plus après avoir gagné l'Oscar? On devrait peut-être faire un article sur mon grand retour au pays après ma victoire à l'étranger. Pas tellement pour moi, mais pour les autres, pour stimuler les jeunes, pour que mes compatriotes sachent qu'un des leurs, un des nôtres, alors que nous, nous ratons tout ce que nous sommes supposés faire facilement... Qu'un des nôtres a eu une sorte de succès. Un succès merveilleux, je dirais. Un grand succès, soyons francs, exceptionnel, jamais vu, une apothéose, presque surnaturelle.

(Il entend des rires venant des sièges de devant)

OSCAR : Messieurs dames, vous riez de moi?

RITA : Excusez-nous, Monsieur. Ce n'est pas de vous.

MANUEL : Continuez votre histoire.

RITA : (A Manuel) Un fou.

MANUEL : Pire que fou.

RITA : Un pervers. Voilà ce que c'est.

(Oscar sort sa statuette. La petite fille la regarde avec admiration)

PETITE FILLE : Whaou!

OSCAR : Quand on rit de moi, je la sors pour me convaincre que tout est vrai.

PETITE FILLE : On dirait une vraie.

OSCAR : C'est une vraie.

PETITE FILLE : Je peux la toucher?

(Il la lui donne)

OSCAR : En faisant attention.

PETITE FILLE : Elle est lourde...

La petite fille se lève et essaie de faire un discours de remerciements. Oscar ne la laisse pas faire. Ils se battent. Le personnage s'arrache du socle et des caramels tombent. La petite fille explose de joie.

PETITE FILLE : Des caramels!

La petite fille prend tous ceux qu'elle peut et sort en courant.

OSCAR : (Voyant que tous rient de lui, il s'explique) Le socle est très fragile, je l'ai déjà dit, et quand j'ai essayé... je l'ai soulevée une fois et alors... elle est tombée et elle s'est cassée en deux et alors, avant de la refermer, j'y ai mis des caramels pour... (Rires de plus en plus forts de tout l'avion)

Oscar crie avec douleur : Ahhhhhhhhhhhhh!

OSCAR : Non, je ne suis pas fou!

Mais, à notre arrivée, je vais le devenir à coup sûr!

Tous continuent à rire. Oscar, vaincu, met ses écouteurs. Mais, soudain, il entend quelque chose qui le rend nerveux.

OSCAR : On peut entendre la conversation des pilotes. (Il continue à écouter) Ils se disputent. Ils crient! Mon Dieu! Mon Dieu! Qu'est-ce qu'il va se passer?

Emily regarde à côté, pousse un cri et lâche le plateau.

EMILY : Qu'est-ce que c'est que ça! Mon Dieu, ne nous faites pas de mal. Ne nous faites pas de mal!

On entend un bruit terrible en crescendo. Tous s'agitent, terrorisés. L'avion tombe.

Explosion. Noir.



Emily

Sur scène, Soto. Avec lui, tous les personnages qui l'entourent en forme d'hexagone.

SOTO : (Au public) Moi, ce qui me plaît, plus que Dieu, c'est l'idée de Dieu.

Ce qu'inspire Dieu.

J'ai entendu un jour, dans un théâtre, dans une pièce au théâtre San Martin de Caracas, que Dieu n'existe peut-être pas, mais qu'il devrait exister.

Pour l'idée, plus que tout.

Maintenant, si Dieu a précédé toute chose, ce devait être le plus triste de l'Univers.

Un être sans principes.

Qui ne savait pas pourquoi il faisait ce qu'il faisait.

C'est pour ça que je crois que la meilleure des idées qu'a eue Dieu, comme en art, c'est de choisir et de rejeter.

Différences et répétitions.

MOI : Je ne m'appelle pas Diana, mais Maria Elisa.

DIANA : Qu'est-ce que Soto a à voir avec tout ça, putain?

ALFONSO : Moi, j'aime le pays, mais sans les gens.

SOTO : (Continue, intense) Il y a beaucoup à rejeter en art et beaucoup à rejeter en Dieu. Par exemple, il faut rejeter la possibilité d'un Dieu qui a précédé l'Univers, qui a existé avant notre réalité! Parce que notre réalité est physique et métaphysique! Voilà! Moi je crois que la métaphysique est la physique qu'on n'a pas encore pu démontrer. Parce qu'il n'y a rien avant les

idées, comme vous pouvez le constater en ce moment, dans cette situation et dans ce pays!

On entend Spielgel im Spielgel, et ce, pendant toute la tirade d'Emily.

Emily essaie de marcher mais ne peut pas le faire. Elle regarde les spectateurs avec un sourire forcé, jusqu'à ce qu'elle ne puisse plus le soutenir.

EMILY : J'ai mal aux pieds parce qu'on nous oblige à porter des talons, sinon on nous emmerde.

Le plateau en granit était lourd, le passager du siège 3F en classe affaires a redemandé un whisky et je suis déjà fatiguée comme si j'avais pris un somnifère, et je me jette déjà à 30 000 pieds d'altitude ou je m'endors déjà sans bouger, ici, à cause de ce lourd plateau tranchant, j'ai mal aux pieds et les erreurs ne tardent pas, j'en fais depuis longtemps, mais elles ne tardent pas maintenant à devenir ma seule excuse pour me reposer, m'enfermer dans les toilettes, dans la cabine du pilote, découpée en petits morceaux dans les tiroirs en acier de ma voiturette.

Quelqu'un qui ressentirait de la peine pour moi, quelqu'un qui voudrait arrêter de me regarder, quelqu'un qui ne m'appellerait pas, quelqu'un qui dormirait, quelqu'un qui regarderait par le hublot et dont l'âme s'illuminerait! Voilà, l'âme, quelle qu'elle soit, n'importe laquelle, l'âme, néophyte, aveugle, ignorante, ou n'importe quoi qui soit l'âme, qu'elle s'émeuve et qu'on l'invente en regardant les nuages, même si c'est la nuit, de toute façon les nuages sont là. Quelqu'un qui verrait les nuages invisibles, les amis invisibles, et que, dans la nuit, ce passager qui voit s'illumine, à la vue de tout ce qu'il ne peut pas voir par une fenêtre à demi-entrouverte, à la vue de ces étoiles qui lui semblent si proches mais qui restent aussi lointaines que les points cardinaux, ce passager qui attend que le soleil éclore ou fleurisse comme un soleil amnésique s'illumine - et c'est toujours un soleil fatigué qui apparaît à cette altitude, toujours du même côté, toujours rapidement – et ce passager, cet inconnu qui ne fait rien d'autre que se répéter, ne se rappelle plus s'il a eu une vie ou plusieurs vies ou s'il n'en a pas eu, s'il n'en a eu aucune, même pas celle-ci, comme l'amputé qui croit sentir une jambe qu'il n'a plus.

Alors, ce passager de centre commercial, cet inconnu voit que je le vois, et il regarde mes jambes. (Elle rit) Mes jambes! Et ils ne lui paraissent pas misérables, ces deux postiches d'acier oxydables rompus par plus de cent-vingt collisions et heures de vol? Et le passager aigri fantasme en regardant

mes jambes criblées, ses yeux étranges de passager malintentionné ne voient plus les nuages, ni la nuit, ni les étoiles par le hublot, mais seulement mes jambes lisses, ces jambes parallélépipédiques, et s'il savait combien elles me font mal, s'il savait les couleurs qu'elles déversent et les raies qui les découpent.

Et il regarde mes jambes, ces bouts de bois que personne ne regarde plus depuis deux cents ans, qui en plus ne fonctionnent plus, et qui dorment tellement quand je marche que j'ai pensé que la circulation ne se faisait plus, mais que c'était de l'eau de batterie ou de l'huile pour les gonds dégueulasses qui coulaient dans mes jambes acrophobiques ; qu'il y avait du liquide crasseux pour éviter que ne résonnent ces jambes invalides, qui respirent l'invalidité, parce qu'en fait, elles résonnent, elles résonnent comme la machinerie d'un pétrolier. Et ce passager entassé, intelligent et serviable, qui n'arrête pas de penser que je suis abandonnée contre le mur, pendue au porte-manteau, que je suis posée ici, accrochée, exposée, gonflable, électronique, pénétrable, à son service, sondée, battue, sémaphore, vissée, soudée à la sortie de secours, parce que c'est ce que je suis ; la sortie de secours, moi je suis le secours, le secours qui indique la sortie et qui colore son monde, lui lit des revues et lui sert son repas, son petit-déjeuner, son whisky, son gilet de sauvetage ; moi, sa sortie de secours à la serrure large ou étroite, comme tu voudras, comme ça te plaît, comme tu as envie ; une hôtesse de l'air à son goût, livrée par courrier, relax et flexible en urgence qui lui décore son visa, sa carte d'embarquement, ses écouteurs handicapés. Moi, aussi malléable que le fromage pour hamburger qui s'écrabouille dans les poches des gens. Moi, celle qui pend avec sa jupe droite, celle qui marche toujours impeccable, portant son lourd plateau turbo, et mettant ses pieds l'un devant l'autre, les pieds sur le plateau ou parfois le plateau sur les pieds, parce qu'on nous oblige à porter des talons, sinon on nous emmerde.

Il regarde mes jambes et ensuite m'appelle et me demande son whisky, en me disant chérie.

TOUS : Chérie!

EMILY : Et il ne sait même pas qui je suis. Il ne sait pas qui je suis, ni que c'est son dernier whisky et mon dernier vol.

MOI : Chérie, tu peux m'apporter mon dernier whisky?

DIANA : Je reçois des ordres de la CIA.

MANUEL : Un type chauve et bizarre, à moitié débile en fait.

SOTO : Choisir et rejeter dans le meilleur de la réalité. C'est ça, l'art. C'est ça la création et c'est ça, désolé de te le dire, Dieu. Dieu est une oeuvre d'art!

EMILY : Et voilà ce que tu as retenu, que c'est ton dernier whisky. Mais pas que pour moi c'est mon dernier vol, que j'ai atteint ma limite et que je vais atterrir avec l'avion.

C'est mon dernier vol car je suis ce que je suis.

(Emily se place sur un côté.)

J'aurais pu être fleuriste ou réceptionniste, secrétaire, employée dans une librairie, dans une épicerie, n'importe où.

J'y avais pensé à vingt ans, le week-end et même le mercredi ; quand j'allais à la plage, que je faisais du surf, du kite, de l'alpinisme, du parapente, du saut à l'élastique, que je dansais en discothèque, avec les garçons et leurs sourires de cristal brisé.

J'ai commencé à m'évanouir aussi brutalement qu'un coup de feu, à m'évanouir, abattue, à trois heures du matin, réanimée, et inconsciente de nouveau à trois heures et demie, plus ou moins tous les jours, après ma treizième bière quoi qu'il arrive.

Alors, je tombais étendue, grande et mince, là où l'attaque m'avait frappée et il y avait toujours une brute d'ami prêt à m'emporter chez lui, à me déshabiller pour que je ne dorme pas avec mes vêtements, à coucher avec moi pour que j'aie chaud, et je passais d'homme en homme, on ne peut même pas vraiment dire ça, parce qu'il suffisait que quelqu'un se glisse à côté de moi entre les lumières et la musique barbante pour me relever et m'emporter, sans beaucoup de précaution, sans même le cacher, comme quelqu'un qui vole un billet de peu de valeur, parce qu'ils comprenaient je ne sais pas comment ni en quelle langue, qu'une femme de vingt ans qui gémit pour appeler au secours ou qui vomit est, bien sûr, une invitation au sexe.

Mais ils ne comprenaient jamais autre chose, comme par exemple la désillusion, le dégoût ou le mépris.

SOTO : Choisir et rejeter, différences et répétitions!

OSCAR : Que l'un de nous ait eu une sorte de succès, un succès merveilleux je dirais.

RITA : Je crains que ce ne soit un atterrissage très long.

ALFONSO : Nous sommes dans un avion à 30 000 pieds d'altitude, ce n'est pas le meilleur endroit pour parler de la mort.

EMILY : (Continue) J'ai arrêté de sortir avec mes brutes d'amis, et ils m'ont oubliée du jour au lendemain. Et j'ai pensé : « Personne ne me connaît, tout le monde s'en fiche. Je pourrais bien me tuer aujourd'hui même et il n'y aurait aucune conséquence. »

Alors, je suis passée du samedi nausée au lundi bonjour et j'avais pris ma décision : Je vais me chercher une vie, et si je n'y arrive pas, je me tue cette nuit et c'est fini. Je me suis donné douze heures.

Et ce n'était pas une manière de parler, parce que le jour de ton suicide a la même durée que les autres jours.

Mais avec la chance que j'ai, il n'y a pas eu de suicide ce lundi. A seize heures je m'inscrivais à un cours pour devenir hôtesse de l'air. Ce n'était pas un travail, mais au moins c'était une idée, l'idée d'être dans les airs.

Je n'avais plus à me tuer.

Et de toute façon, vu mon état, même si l'avion tombait, moi j'étais déjà K-O au sol. S'il se précipitait sur la terre, qui mieux que moi pour expliquer aux passagers la position adéquate quand c'est notre tour de mourir, pour bien briller comme reste humain, pour faire de belles flammes quand on explose en morceaux?

Qui d'autre que moi? Hein?

En plus, j'ai vu l'uniforme d'hôtesse de l'air et j'ai adoré. «Le bleu me va si bien.» Je suis belle, non?

Même si le seul problème, c'est que j'ai le vertige.

Un détail, si tu veux être hôtesse de l'air.

Moi, la phobique, que n'importe quelle hauteur terrorise. Moi, celle qui s'évanouit dans les escaliers tellement sa peur est intense. Cette terreur me consume même quand je porte des talons hauts, car on nous oblige à porter des talons, sinon on nous emmerde. Et malgré tout ça et ma peur panique des hauteurs, j'ai suivi ce cours et ça m'a plu. Je suis devenue une des meilleures étudiantes et tous connaissaient mon prénom et mon nom, alors que je ne savais même pas ceux des autres élèves.

Je ne voulais plus me tuer et ça c'était déjà un pas. Je crois, non?

Je suis passée dans l'année Assistante de cabine sur les vols nationaux. Et dix-huit mois après on m'a confié mon premier vol international.

Je n'étais pas heureuse, mais j'étais dans les airs. Serveuse, mais dans le ciel. Et ça me convenait.

Mais il y a quelques mois, j'ai commencé à ressentir de nouveau les symptômes de ma maladie, celle que les médecins de la compagnie m'ont diagnostiquée hier, celle dont j'ai parlé ce matin avec ma chef de vol qui se donne des airs d'Américaine. Elle m'a convoquée pour me parler seule à seule, merci, et m'a dit qu'avec cette maladie sur le dos, ce serait mon dernier voyage, mon dernier travail dans les airs. A cause de cette maladie qui ne m'empêche pas de travailler, mais qui n'est pas acceptable pour la compagnie, car je suis un danger.

Une maladie est un danger. Quel est l'idiot qui a dit cette phrase?

Ici, dans cette entreprise, qui économise le carburant et où nous volons tous avec ce révolver sur la tempe. Ici, où on supprime les révisions de turbine pour économiser le fric. Ici, où on ne vérifie pas la piste, où on n'inspecte pas le train d'atterrissage, où on ne change pas les caoutchoucs sauf quand ils se cassent. Ici, où on ne prend pas en compte la fatigue des pilotes, où on ne change pas les câbles quand ils sont périmés ; ici, où on offre des billets à des amis sans leur demander leurs papiers d'identité, sans les fouiller, sans leur rappeler qu'il vaut mieux être poli que se comporter comme un ours.

Ici, dans ce monde de compagnies en flammes, le danger, c'est moi.

A cause de ma maladie.

Et même si je peux la contrôler avec des médicaments, on m'a dit qu'être dans les airs, qu'être dans les airs, ce n'était plus possible.

Etre dans les airs, ce n'était plus possible.

Sonnerie pour signifier au personnel que l'atterrissage est imminent.

Je souffre d'apotemnophilie.

Le désir d'être amputée.

La musique cesse. De nouveau, bruits d'avion en vol. Emily prend le micro.

(Sur le ton du travail) Mesdames et Messieurs, le commandant de bord vous informe qu'il faut attacher votre ceinture, nous commencerons notre atterrissage dans quelques minutes. Je vous prie de bien vouloir redresser votre siège, relever votre tablette, et éteindre tous vos appareils électroniques. Il est actuellement vingt heures à l'Aéroport de Maiquetia, et la température est de trente degrés. Merci d'avoir choisi notre compagnie. Nous espérons vous revoir bientôt sur nos lignes.

Elle revient à son ton intime. Le bruit d'avion en vol disparaît.

Et je n'ai pas arrêté de penser : C'est la dernière fois que je dis cette phrase. C'est la limite où est arrivée Emily dans les airs.

Retour du bruit d'avion.

Alors, l'homme s'approche de moi et me dit :

MOI : Chérie...

EMILY : (Au public) Chéri, ne me traite pas comme ça, je connais ton humeur, tes fantasmes et ta grossièreté.

MOI : Moi, j'ai oublié, j'ai oublié, je ne t'ai pas dit que je voulais, avant l'atterrissage, avant tout, je voudrais, je veux, que tu me rendes un service. Moi je veux, je veux que tu dises au pilote que je suis armé et que je pense faire exploser cette merde en mille morceaux.

Emily laisse tomber son plateau.

EMILY : Et je jure que le plateau n'était pas si lourd mais que je l'ai lâché. Et ça n'a pas été un coup de feu. C'est que mes jambes sont parties.

Emily retire une de ses jambes et tombe.

Bruit d'avion en piqué. Tous les personnages tombent au sol. Pour la première fois, on entend l'avion qui s'écrase jusqu'à la fin. Explosion.



## Manqué

Pluie torrentielle, fumée. Tous les personnages sont en scène, entourés de valises. Deux passagers ont des couvertures sur les épaules et boivent du café pendant qu'un autre cherche parmi les valises. Emily porte un gilet de sauvetage.

ACTEUR 3 : Ma valise ressemble à celle-là.

ACTEUR 2 : Moi je ne retrouve pas mes affaires.

ACTRICE 1 : La mienne a un ruban de couleur.

ACTEUR 2 : Mais il y a ton nom sur celle-là!

ACTRICE 1 : La mienne a un ruban de couleur!

ACTEUR 2 : Bon, peut-être que le petit ruban est tombé pendant la tragédie!

ACTRICE 1 : Il n'y a pas de tragédie. Personne n'est mort.

EMILY : Et on va tous bien.

ACTEUR 3 : Moi j'ai juste reçu un petit coup sur la tête, quelque chose m'est tombé dessus.

ACTEUR 2 : Moi j'ai mal au dos, mais c'est à cause de la chute.

ACTRICE 1 : Moi j'ai l'estomac retourné, après tous ces loopings.

EMILY : Moi j'ai mal aux pieds, à cause des talons.

ACTEUR 3 : Vous pouvez peut-être les enlever. Je n'ose même pas imaginer ce qui nous serait arrivé si vous ne nous aviez pas donné la marche à suivre. Vous avez été notre ange gardien.

EMILY : Ca a été un accident et nous nous en sortons tous bien.

ACTRICE 1 : Un accident? Plutôt une expérience terrible.

ACTEUR 2 : Plutôt une tragédie.

ACTRICE 1 : Moi j'ai pensé que c'était une bombe.

ACTEUR 2 : Moi j'ai pensé qu'il y avait des problèmes avec l'atterrissage.

ACTRICE 1 : Moi j'ai entendu des cris.

ACTEUR 3 : Moi j'ai entendu le pilote qui essayait d'entrer en contact avec la Tour.

ACTEUR 2 : (Riant) Moi j'ai imaginé qu'on nous enlevait.

ACTRICE 1 : Et moi que j'étais à côté d'un criminel qui parlait arabe!

(Tous rient)

ACTEUR 3 : Ce que c'est, de prendre l'avion aujourd'hui...

ACTEUR 1 : Avec les attentats et les menaces.

ACTEUR 2 : Avec toute cette terreur, on ne va plus pouvoir prendre l'avion.

ACTRICE 3 : On devra apprendre à vivre avec les bombes.

ACTEUR 2 : Et la peur.

ACTRICE 1 : La peur est une bombe.

ACTEUR 3 : Une bombe de temps.

ACTRICE 1 : Moi je n'avais pas peur, mais maintenant, maintenant, oui.

ACTEUR 2 : Moi j'ai toujours eu peur que ça se termine mal.

ACTEUR 3 : Même si tout est bien qui finit bien.

ACTRICE 1 : Même si les toboggans d'urgence ne se sont pas gonflés.

ACTEUR 2 : Même si j'ai dû sauter et que je me suis presque cassé une jambe.

ACTRICE 1 : Même si j'ai dû marcher sur l'aile.

ACTEUR 2 : Ca, c'était interdit.

ACTEUR 3 : On nous a dit de ne pas marcher sur l'aile.

EMILY : C'est là qu'était le carburant.

ACTEUR 2 : Moi, de toute façon, je n'ai jamais vu des gens en réchapper grâce aux toboggans.

ACTRICE 1 : Ni des toboggans qui se transforment en bateau.

EMILY : On dit que le pilote a eu une crise de nerfs.

ACTRICE 2 : Moi j'ai une crise de nerfs!

ACTEUR 3 : Et moi!

ACTRICE 1 : Je n'ai jamais été aussi contente de mettre un pied dans ce pays.

ACTEUR 2 : Ni moi de prendre l'avion.

ACTEUR 3 : C'est mon retour heureux.

Lumières blanches. Chacun prend une valise. Musique triste.

EMILY : Moi je m'imaginai que j'étais un ange qui tombait dans les airs entouré de boules de feu. J'ai vu ma vie sur un fil, je l'ai vue se déplier et dire au revoir et puis je l'ai vue revenir dépouillée, revenue en miettes, mais revenir complète, avec la jambe amputée et l'autre jambe que je sens mais qui n'est pas la mienne. Et les deux allaient bien. Saines et sauvées.

ACTEUR 2 : Moi j'ai toujours pensé que les turbulences sont comme le pays. Qu'il y a des turbulences qu'on sent et d'autres qu'on sent moins. Et avant la terreur, on prévient de la turbulence, pour annoncer la catastrophe.

ACTEUR 3 : Moi je crois que les turbulences sont une vibration puissante produite par l'Univers. L'Univers est turbulence et les vibrations, c'est comme être dans les airs, c'est la même chose qu'être dans les airs. Etre dans les airs est une turbulence.

La musique cesse. Bruit d'avion en piqué, crescendo.

ACTRICE 1 : Alors, l'avion a commencé à bouger et les gens criaient. Les masques à oxygène sont tombés et l'avion ne bougeait plus. Le pilote a dit que l'atterrissage serait difficile, que ça allait un peu remuer. Et l'avion a commencé à tomber en piqué!

ACTEUR 2 : On a senti que nous faisons un piqué qui n'était pas normal!

ACTEUR 3 : Nous tombions, nous, les 120 passagers!

ACTRICE 1 : Nous tombions de deux mille mètres!

ACTEUR 2 : Toutes les soixante secondes!

EMILY : Cent-vingt vies à la minute.

ACTEUR 3 : Et en accélérant, jusqu'à ce que, soudain...!

Le bruit arrive à son climax, mais il n'y a pas d'explosion. A présent, nous entendons des bruits d'atterrissage.

EMILY : Tout est fini.

ACTEUR 2 : Nous avons atterri!

ACTRICE 1 : Sans problèmes!

Tous s'embrassent, joyeux.

ACTEUR 3 : Qu'est-ce que c'est bien que tu sois là!

ACTEUR 2 : C'est merveilleux de te voir!

ACTRICE 1 : Moi je retombe toujours sur mes pieds!

ACTEUR 3 : Moi je suis toujours épargné!

ACTEUR 2 : Moi je suis protégé des Dieux!

EMILY : Et les autres se disaient...

ACTRICE 1 : Heureusement que moi je n'y étais pas!

ACTEUR 2 : Je ne connais aucun de ces morts!

ACTEUR 3 : Ce n'est pas mon sang qui va couler!

ACTRICE 1 : Ce ne sont pas mes rêves qui vont être détruits!

ACTEUR 2 : Ma famille est au complet!

ACTEUR 3 : Il ne me manque rien!

ACTRICE 1 : Ca leur est arrivé à eux, et pas à moi!

ACTEUR 2 : Il y a bien une raison!

ACTEUR 3 : Ca ne m'arrive jamais à moi.

ACTEUR 2 : Fêtons ça!

ACTRICE 1 : Un rhum et trinquons!

ACTEUR 2 : Merci à Dieu.

ACTEUR 1 : Amen.

La musique de fin commence.

EMILY : Et pendant qu'il s'écrasait, je me demandais : Comment sera le ciel?

Tout sur scène devient blanc. La musique triste continue. Soto, en avant-scène. Les quatre acteurs regardent à présent le public.

SOTO : Le problème c'est la beauté. La beauté, qui n'a pas de patrons.

EMILY : Et je me suis dit, «Le ciel est comme le pays, un acte manqué.»

ACTEUR 2 : Un acte manqué ; comme la chaussure qui reste à un endroit et l'autre qui voyage, solitaire, pour toujours.

ACTEUR 3 : Comme les bombes qui n'ont pas explosé dans le métro.

ACTRICE 1 : Comme le coup de téléphone auquel on ne répond jamais.

SOTO : Comme ceux qui meurent à l'hôpital par manque d'oxygène.

ACTEUR 2 : Comme celui qui essaie de coucher avec son épouse et qui ne peut pas.

ACTEUR 3 : Comme le coup de téléphone auquel on répond juste au moment où l'autre raccroche.

EMILY : Comme quand on fait signe au serveur et qu'une femme pense qu'on la salue.

ACTEUR 3 : Comme tomber sur l'amour de ta vie et ne pas le savoir.

SOTO : Comme une balle perdue.

ACTEUR 2 : Comme arriver trente-deux secondes après.

ACTRICE 1 : Comme celle qui organise une grande fête et qui n'a pas la personnalité pour ça.

ACTEUR 2 : Comme l'aveugle qui se fait opérer et qui ne peut plus fermer les yeux.

ACTRICE 1 : Comme celle qui a fait de la chirurgie esthétique et qui est restée dans le coma.

ACTEUR 3 : Comme celui qui gagne et qui ne convainc pas.

SOTO : Un acte manqué, comme l'Hexagone à cinq côtés.

EMILY : Un acte manqué, comme ressusciter ce qu'on aime le plus.

ACTEUR 2 : Freiner trop tard.

ACTEUR 3 : Ne pas entendre qu'on pleure.

ACTRICE 1 : Entendre et ne pas comprendre.

SOTO : Tout avoir.

ACTEUR 3 : Et le dire toujours.

ACTRICE 1 : Mais ne jamais rien faire.

ACTEUR 2 : Et savoir qu'on ne comprend pas.

SOTO : Et le laisser comme ça.

ACTRICE 1 : Sans aucune tristesse.

De nouveau on entend le bruit de l'avion en vol. Les acteurs prennent leur valise et se placent face public, en ligne.

SOTO : C'est ça le fonds du problème : la beauté. La beauté poétique. Il n'existe pas de paramètres pour la beauté, il n'en existe qu'une fois qu'elle est là. La beauté qui n'est pas indolente, qui ne peut pas l'être, qui ne l'a jamais été.

EMILY : On évacue les restes des 120 passagers et des membres de l'équipage morts dans l'accident de ce mardi.

Bruit d'avion qui s'écrase.

ACTEUR 2 : (Comme copilote) Capitaine : nous n'avons plus de carburant. Nous n'avons plus de carburant!

ACTEUR 3 : (Comme pilote) Comment ça on n'a plus de carburant? Les réservoirs étaient pleins il y a à peine trois heures! Tu as dit qu'ils étaient pleins!

ACTEUR 2 : (Comme copilote) C'est ce qu'on m'a dit! Qu'ils étaient pleins! Mais on n'a plus de carburant et on s'écrase, on s'écrase!

EMILY : On a identifié tous les passagers et il n'y a aucune possibilité que quelqu'un ait survécu. Le pape Benoît XVI a envoyé ses condoléances.

ACTEUR 3 : (Comme pilote) Je t'ai dit de tout vérifier! Je t'ai fait confiance sur tout!

ACTEUR 2 : (Comme co-pilote) Ce n'est pas de ma faute, ce n'est pas de ma faute!

ACTEUR 3 : (Comme pilote) Attention, Tour de contrôle. Nous allons tenter un atterrissage d'urgence planifié avec les moteurs éteints. Nous n'avons plus de carburant, je répète, nous n'avons plus de carburant. Vous m'entendez, Tour de contrôle? Vous m'entendez, Caracas?

SOTO : La beauté, comme l'imposition d'une idée sur un état sublime de la capacité intellectuelle de l'homme. C'est là où se créent les patrons. Dans la beauté.

La beauté, qui n'est pas indolente face à cette perte, face à cette irrémédiable destruction, face à ce catastrophique gaspillage.

ACTEUR 2 : Un pays essaie d'atterrir nerveusement.

ACTEUR 3 : Et il ne sait pas pourquoi.

ACTRICE 1 : Le mardi tout est permis.

ACTEUR 2 : Ca a été une mission inaccomplie.

ACTEUR 3 : Une excuse opportune.

ACTRICE 1 : Une erreur sans responsables.

Lumière sur Emily, seule.

EMILY : Et quand j'ai regardé par le hublot, là se trouvaient les montagnes, l'aéroport et le pays.

Mais la piste apparaissait culbutée, retournée, renversée. On a fait un atterrissage d'urgence, et, pour la dernière fois, c'était au centre de la Beauté.

Celle qui est fruit de l'âme,

dans les voies pénétrables du ciel.



La musique se termine.

FIN